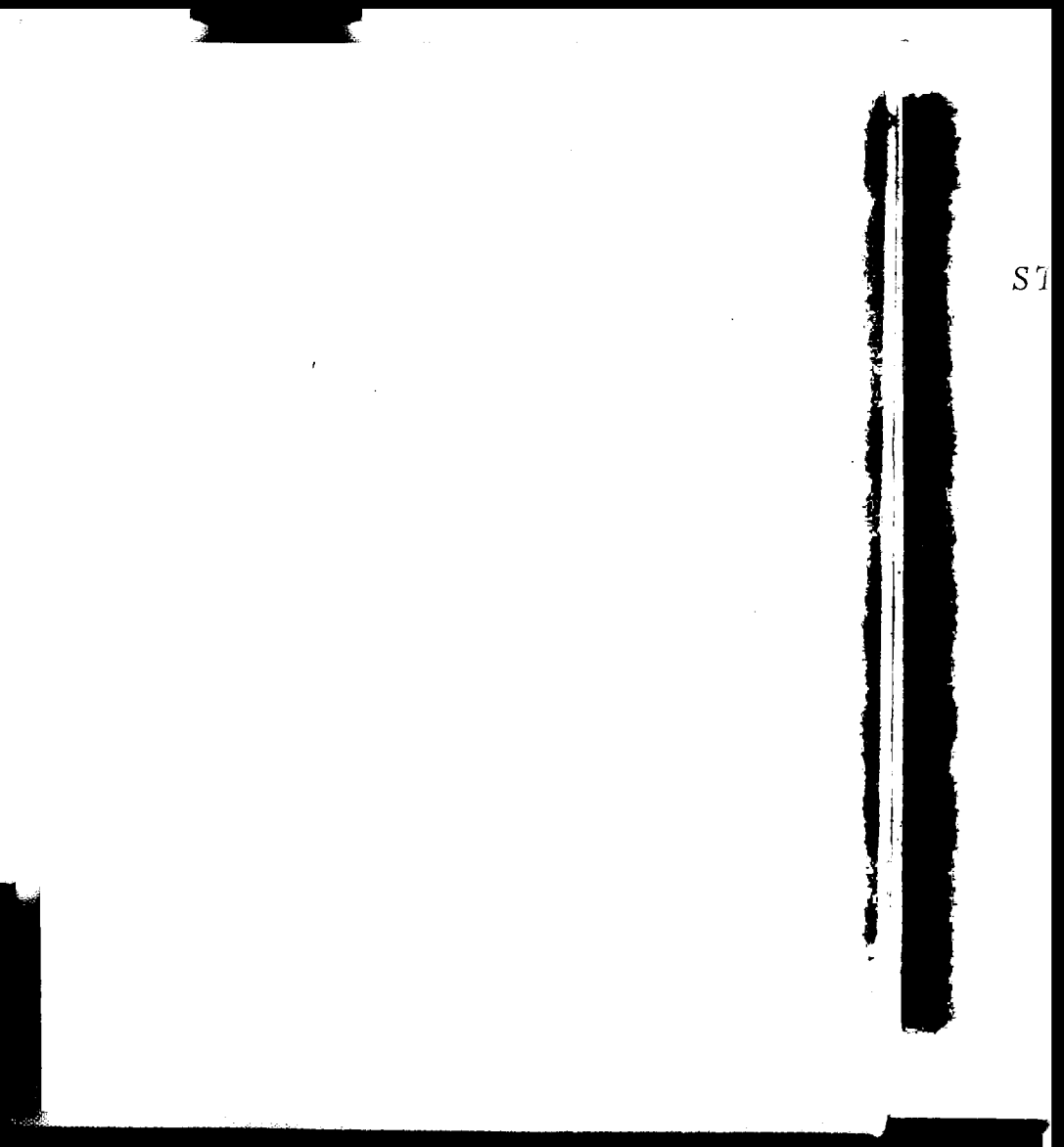


DIALOGUE

STÉPHANE MALLARMÉ

FRANCIS JAMMES

1893—1897

DIALOGUE

DIALOGUE

STÉPHANE MALLARMÉ

FRANCIS JAMMES

1893—1897

A.A.M. STOLS, ÉDITEUR
LA HAYE · MCMXL

version du 1er Avril 1943

40486

Nous naviguons, ô mes divers
Amis, moi déjà sur la poupe,
Vous l'avant fastueux qui coupe
Le flot de foudres et d'hivers . .

Stéphane Mallarmé. Salut.

RIJKSMUSEUM VOOR VOLKENKUNDE LEIDEN

EN 1893, Francis Jammes n'a pas encore vingt-cinq ans : il est clerc dans une étude de notaire à Orthez, et il s'est essayé, depuis six ou sept ans, à exprimer, dans des poèmes, d'une forme d'abord rigide puis détendue, quelques-unes de ses impressions de la nature, quelques émotions nées de ses tranquilles ou tendres songeries. Vers 1889, un jeune Anglais fort distingué, Hubert Crackanthorpe, fils de lord Montague, était venu villégiaturer à Orthez où il avait pris pension chez le pasteur protestant. Hubert Crackanthorpe montrait pour la poésie un intérêt qui ne lui venait pas seulement de sa parenté, dans sa lignée maternelle, avec Wordsworth. Francis Jammes a fait sa connaissance, lui a confié ses premiers vers, en a reçu ses premiers encouragements : en 1891, il a publié une mince brochure, sous couverture grise,

intitulée *Six Sonnets*, imprimée à Orthez par la Typographie J. Goude-Dumesnil, et l'année suivante, une plaquette à peine plus épaisse, qui contient seize pages sous le titre modeste de *Vers*, et qu'imprima le même typographe.

Hubert Crackanthorpe revient à Orthez en 1893, marié: et le jeune ménage s'installe à quelques kilomètres d'Orthez, dans une villa que Francis Jammes leur a trouvée et où il lui rend fréquemment visite avec son ami le peintre Charles Lacoste.

C'est sur les instances et avec l'appui de Crackanthorpe que Francis Jammes publie alors son véritable premier recueil: „Il marquait en mon avenir poétique une foi absolue," nous a rapporté celui-ci dans l'un de ses volumes de souvenirs: *l'Amour, les Muses et la Chasse*. „Il me pressa tellement qu'il triompha jusqu'à un certain point de ma résistance et je l'autorisai à faire un petit choix parmi mes vers et non pas à les livrer à un éditeur, ce qu'il eût voulu, mais à en former une mince plaquette blanche, im-

primée à Orthez, chez Goude-Dumesnil, limitée à cinquante exemplaires, hors commerce." Cette plaquette qui porte pour titre: *Vers / Francis Jammes / mai 1893 /* réunissait des poèmes écrits au cours des années 1888 et 1889. Elle était dédiée à Hubert Crackanthorpe et à Charles Lacoste et portait cette épigraphe de Keats: „Beauty is truth, truth beauty."

Ce petit recueil, d'une typographie beaucoup plus simple et plus soignée que les deux brochures précédentes, contenait vingt et un poèmes qu'on devait retrouver, presque sans aucune modification, quelques années plus tard dans *De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir*. Il était destiné à attirer sur ce jeune poète provincial l'attention de quelques écrivains à Paris et de quelques-unes des jeunes revues qui s'y publiaient. La personnalité de Francis Jammes y était déjà clairement visible et le charme qui s'en dégageait ne tarda point à s'exercer. Un des premiers qui s'y montra sensible fut Stéphane Mallarmé, auquel Hubert Crackan-

thorpe s'était chargé de remettre la plaquette.

Mallarmé vient alors d'atteindre la cinquantaine: il s'est acquis l'affection admirative de quelques jeunes écrivains et a déchaîné contre lui l'ironie des journalistes. C'est le moment où il se libère, après trente années, de sa servitude professorale et où il publie *Vers et Prose*, son premier recueil „d'aspect courant."

Francis Jammes se montra particulièrement sensible aux lettres qu'il reçut de l'auteur d'*Hérodiade* à la suite de son envoi, et lorsque, l'année suivante, il publia, à Paris cette fois, chez l'éditeur Paul Ollendorff, un nouveau recueil, également intitulé *Vers* et dont la troisième partie reproduisait la plaquette de 1893, on y put lire les lignes suivantes:

„Je remercie ceux qui ont aimé ces simples choses, et principalement MM. Stéphane Mallarmé, Henri de Régnier et André Gide."

Plus tard, évoquant, dans *l'Amour, les Muses et la Chasse*, le temps de ces débuts, Francis Jammes écrivait: „Quelle camaraderie, quel désir

d'obliger autrui, quelle joie de rencontrer une œuvre qu'ils pussent admirer, chez ces trois hommes: Stéphane Mallarmé, Henri de Régnier, André Gide! Le premier m'écrivit une lettre qui me donnait pleine assurance d'être compris de quelques-uns; le deuxième faisait en sorte que le „Mercure de France" me fît connaître; et le troisième, André Gide, n'hésita pas à me proposer les quelques fonds que je n'avais point et que nécessitait l'édition d'une prochaine plaquette: *Un Jour.*"

Hubert Crackanthorpe, le jeune Anglais qui avait été le truchement de ces premières sympathies, n'assista pas à leur développement. Après avoir donné des promesses d'un réel talent littéraire dans un recueil de contes: *Wreckage*, — „tout d'amertume et de scepticisme hautain", selon le jugement même de Francis Jammes — il avait mis brusquement fin à sa vie en se jetant dans la Seine.

* * *

Les neuf lettres de Stéphane Mallarmé que l'on trouvera ici apportent de nouveaux témoignages de la pénétration en même temps que de la courtoise délicatesse de ce grand esprit. On l'y voit appuyant de ses démarches auprès d'un éditeur les premiers efforts de ce poète tout neuf et lointain, s'inquiétant de ses satisfactions, l'encourageant par l'appréciation exquisement motivée de son art, en des termes dont on n'a pas dépassé la justesse.

Celles de Francis Jammes découvrent, avec une fraîcheur charmante, sa jeune âme frémissante, impatiente d'être reconnue, de se savoir appuyée dans cette grande ville turbulente et qu'il ignore.

La dernière des lettres de ce petit recueil atteste que les deux poètes ne se connurent pas en personne. Ils se manquèrent de peu de jours lors du premier voyage, très bref, de Francis Jammes à Paris, et lorsque, trois ans plus tard, à l'automne de 1898, celui-ci y revint pour se rendre en Normandie au château de la Roque,

chez André Gide, Stéphane Mallarmé venait de mourir, subitement, à Valvins.

Leur seul dialogue fut donc celui de ces lettres, pour la première fois réunies, après cinquante années, et qui nous apporte l'écho de l'accord délicat et de l'affectueuse estime qui unirent le poète d'*Un Jour* et celui de *l'Après-Midi d'un Faune*.

G. JEAN-AUBRY.

I

Paris, juin [1893]

Certes, mon cher poète, je remercie votre ami M. Crackanthorpe de m'avoir fait connaître ce recueil délicieux de vers, au doigté à peine appuyé, comme il faut aujourd'hui, après du tapage; naïfs et sûrs, avec leur exquis filet de voix. J'y ai goûté un vrai plaisir, je les montrerai: le second exemplaire sera placé en vraies mains. Avez-vous envoyé au Mercure de France? n'oubliez pas surtout que l'excellent poète Viélé-Griffin (à Nazelles, Indre-et-Loire) parle des publications nouvelles de vers régulièrement, aux Entretiens: car il faut que ceci ne passe pas inaperçu.

Comment, vous vous êtes fait, si loin et seul, un instrument de cette délicatesse?

Je les ai connues, ces heures enfouies dans une province et soi: et vous serre la main.

Votre
Stéphane Mallarmé.

II

[1er] juillet 1893

Monsieur,

Dans ce pays, nous sommes sauvages comme les ruisseaux. Je me sens pareil à quelque bruyère commune qui pousse, en pleurant sa rosée, dans la vallée de mousse.

Vous voulez, exempt d'égoïsme, me faire connaître. Merci. Il me semble que votre poésie est une dame grande, blanche, qui porte des nymphéacées et qui s'arrête, attendrie soudain, étonnée, souriante, devant une petite fille qui est ma poésie et qui joue aux osselets avec une petite pelote d'un sou.

Allez! elles sont amies. Crackanthorpe a été très bon de vous parler de moi.

Je vous envoie une poignée de main fleurie.

Si vous voulez bien m'être utile, un de mes jeunes amis, Rouart (Eugène), 34, rue de Lisbonne, vous parlera de moi.

Croyons en Dieu, soyons purs comme vos

vers, aidez-moi, si vous pouvez, dans ce chemin où vous marchez auprès de *Lamartine*. (On ne vous a jamais dit ça n'est-ce pas?)

Francis Jammes
Orthez.

III

Paris, 89, rue de Rome
17 octobre [1893]

Avez-vous été content un peu, cher Monsieur Jammes, et vous revient-il dans la solitude un écho satisfaisant de votre livre? L'impression de tous ceux à qui j'en parlai confirma la mienne, que Vers contenait le malaise d'une âme ingénue et délicieusement dissonante. Absent de Paris presque depuis le jour qui suivit la publication, j'ai toutefois eu le temps de mettre, dans une brève poignée de main à votre ami Crackanthorpe, tout le plaisir que vous me donnâtes; puis j'ai relu, avec la limpidité des heures au

bord d'une rivière et de bois, que je vais quitter et je demeure, comme aux épreuves lues quand je vous écrivis, sous le charme. Silence ou pas des intrus, il faut que vous continuiez ainsi, la note existe si certaine, je voulais dire cela simplement.

Votre
Stéphane Mallarmé.

IV

14 février 94

Une abeille sommeille aux bruyères de mon coeur.

Cher Monsieur,

De toutes les lettres de félicitations, la vôtre a été celle de mon cœur. Je ne sais pourquoi un frisson de sympathie m'oblige à vous ennuyer aujourd'hui. L'œuvre de mes 24 ou 25 ans que réclamait aimablement M. de Régnier est ter-

minée. Ollendorf, qui a le manuscrit entre les mains, renâcle malgré Loti.

Ce serait une exquise charité d'âme de vous à moi si vous alliez *immédiatement* trouver Paul Ollendorf et essayer de lui prouver que j'ai du talent. Que diable ! ce n'est pas dans ma position sociale qu'on reçoit de l'eau bénite de cour.

Allez, je vous prie, et lisez chez lui une pièce, au hasard, de ma nouvelle œuvre. Il croit que je ne sais pas *ma métrique* et que ma pensée est banale!!

Et Dieu vous tiendra compte de cet acte de courage.

Francis-Jammes
Orthez, rue St-Pierre
B.-Pyrénées.

P.S. Il était presque décidé, mais ???

V

Paris, samedi [24 février 1894]

Mon cher poète,

Quel contretemps! Je pars, souffrant, ahuri d'écrire pour conférencier à Oxford et à Cambridge. Tout ce que je pourrai faire au retour, je le tenterai, vous le pensez, près de l'éditeur Ollendorff. Je le préviens par un mot de ma visite ultérieure et déjà lui donne mon opinion sur votre talent et vous.

Je n'ai pas la minute d'en dire davantage; un simple serrement de main.

S. M.

VI

Paris, mardi [mars 1894]

Mon cher poète,

Je ne vous ai pas encore répondu, je suis si peu épistolaire; mais j'ai été, en même temps

que remercier l'éditeur Ollendorff, qui crut à l'appréciation de vos amis, confirmer de vive voix la sympathie que doit causer à tout lettré votre œuvre. J'ai obtenu des épreuves, elles ont circulé, à la maison, entre les mains de plusieurs et nous sentons tous bien qu'il y a, dans votre intonation, une note à vous, ingénument, savamment, et tout au long tenue. Je ne pense pas que vous soyez longtemps sans paraître ni que vous manquiez de beaucoup charmer.

Votre
Stéphane Mallarmé.

VII

3 avril 94

Cher Monsieur,

Ce papier a la couleur claire et gaie de bas de jeunes écolières, lisant, dans une maison campagnarde et familiale, au réveil des lendemains de vacances d'antan, et dans une chambre à tapisserie fleurie, des livres de prix intitulés: Clara d'Ellébeuse.

Sur ce: le billet par lequel vous annonciez votre visite, et parleriez de mes vers à Ollendorf, a triomphé: avec quelques influences amies.

Bien avant mon recours à vous, ma reconnaissance vous avait nommé en une note que vous lirez dans la plaquette qui doit paraître.

Si je ne vous ai pas remercié plus tôt c'est une mélancolie de je ne sais quoi — et, dans nos campagnes, les agneaux et l'herbe sont doux comme la Paresse.

Ollendorf est, je crois, à la composition de mon petit livre. Un grand bonheur serait, pour moi, que vous passiez pour lire, avant la lettre, la partie qui est l'œuvre nouvelle et me donniez votre appréciation. On dit ça beaucoup plus fort que ce que vous connaissez de moi. Cette lecture ne serait pas longue: (13 pièces, je crois), vous dispensant de q.q. vers qu'a placés en premières pages l'exigence craintive de l'éditeur, et de ceux que vous connaissez déjà.

Avec une infinie reconnaissance je vous salue, et souhaitant pour vous et ceux qui vous

approchent bien du bonheur, je vous envoie la pensée de mon simple cœur à travers les cheminées.

Croyez, Monsieur et poète, à la sincérité de

Francis Jammes
Orthez, B.-Pyrénées.

VIII

[22 mai 94]

Monsieur et Maître,

Mon livre doit paraître le 29. L'éditeur Ollendorf vous le fera envoyer. Je vous envoie, pour la fixer à mon livre une dédicace. C'est bien peu pour ce que vous avez fait pour moi. Mais un poète ne touche à rien qui n'ait, aussitôt, une âme.

Et je vous souhaite un grand bonheur.

Francis Jammes
Orthez. B.-Pyrénées.

IX

[28 mai 1894]

Monsieur,

En vous envoyant mon volume, c'est en moi un sentiment de reconnaissance infinie.

Vous avez, en effet, et avec le cœur de Poète que vous êtes, jeté les yeux sur un de ces simples tels que celles *[sic]* que Rousseau devait cueillir il y a cent et plus d'années.

Je n'ose vous demander de donner à mon petit volume la publicité qui serait nécessaire à la tranquillité d'un éditeur craintif et à la „confection" d'œuvres nouvelles.

Croyez, Monsieur et Maître, à mes sentiments les plus distingués, à ma reconnaissance et à ma profonde admiration.

Francis Jammes.

X

[26 janvier 1895]

Cher Monsieur,

Henri de Régnier, s'il vous a montré récemment des vers de moi, lesquels *vous* sont une dédicace, a dû vous intéresser.

Voici : Il y a près d'un an, un mien ami, artiste merveilleux, vint me voir. Il arrivait de Londres où l'avait appelé mon cher Crackanthorpe qui l'avait connu par moi et admiré.

Dans la solitude, j'expliquai à Charles Lacoste mot à mot et fleur à fleur l'œuvre de Baudelaire, telle que je la conçois, fausse peut-être l'explication, mais sincère. Et de son crayon naquirent sous mes yeux et ma pensée douze lithographies sur douze textes de Baudelaire.

J'avais et j'ai vécu seul. Nul artiste, même Redon, n'a compris, à mon sens, l'Ineffable Marguillier. Ces lithographies achevées, je composai pour mon ami un texte en vers correspon-

dant, et cette dédicace à vous, en mains de de Régnier, et qui paraîtra sans doute avant la lettre au Mercure de France du 24 février.

André Marty se chargea de lancer l'œuvre par souscription de 15 f. J'abandonnai tacitement (ceci entre vous et moi) la part de bénéfices qui pourrait me revenir à mon ami Lacoste, car il est dans une position plus intéressante que la mienne.

Nous sommes loin de bénéfices. Je me démène pour lui trouver des souscripteurs. Le minimum absolument nécessaire pour couvrir les frais est... 525 f. Serons-nous seulement, dans une dizaine de jours, à 215 f.?

S'il vous était possible de vous occuper un peu de cette œuvre, vous rendriez service à mon amitié.

Voici la plus grande partie de mon texte au rancart, passe. Mais si l'œuvre lithographique ne doit pas paraître, si elle est à jamais perdue, ce sera navrant.

Vous devez connaître Marcel Schwob. Il

m'admire beaucoup, dit-on. Ne pourriez-vous lui dire un mot de tout ceci.

Mon ami Lacoste est digne d'intérêt à tous égards. Il a publié dernièrement une lithographie à *l'Estampe originale*. Mais elle ne donne point à mon avis une idée de son talent.

Croyez, Monsieur, à ma grande sympathie.

Francis Jammes
Orthez, rue Saint-Pierre
Basses-Pyrénées.

XI

Paris, mardi [février 1895]

Mon cher poète,

Vous pensez que vous m'avez intéressé. J'ai rejoint (Marcel) Schwob, qui vous met haut et ce qu'il pourra faire, moi aussi, nous le ferons — comme de parler de côté et d'autre; mais de

là, à connaître que les gens vous écriront... La difficulté, et vous le pressentez, c'est, au fond, que nos relations sont de personnes plutôt dédorées. J'attends, avec mon impatience, que le Mercure à qui Régnier m'a dit les avoir donnés publie les vers et ne voulais vous répondre sans avoir vu les compositions de M. Lacoste et m'en étais réjoui; mais je pense que je peux aller directement à *l'Estampe originale*, ce que je ferai vite.

Affectueusement la main.
Stéphane Mallarmé.

XII

[Orthez, 23 février 1895]

Cher Monsieur,

Votre grande bonté ne peut plus m'être, — nous être utile; non plus que celle de Schwob. Marty vient de renvoyer à mon ami Lacoste les lithographies et mon manuscrit.

C'est un petit désastre... et je me vois obligé à remettre dans mon armoire le gibus pelé de Baudelaire. Merci de tout cœur cependant. Merci à vous et Schwob. Dites-lui qu'il ne se dérange point.

Je me permets de vous envoyer le livre d'un de mes amis. Il tient à votre opinion. Lu, vous voudrez m'en faire part?

Croyez-moi aussi reconnaissant que si nous avions réussi.

respectueusement.
Francis Jammes
Orthez. B.-Pyrénées.

Le nom du livre que je vous envoie c'est *Maia*: l'auteur est M. de Bordeu. Son adresse: château d'Abos, par Monein, B.-Pyrénées.

XIII

à Charles de Bordeu

Paris, 89, rue de Rome [1895]

Monsieur,

Je remercie notre ami M. Francis Jammes de s'être fait le moyen que je lusse *Maia* : vous, autant, qui cédâtes, en m'adressant ce livre. Voici un beau poëme de solitude, comme on en peut approfondir et raréfier le dessein à part soi ; et comme quelquefois on ne l'écrit pas, mais vous l'avez écrit ! puissamment, avec subtilité, sans rompre du tout le mystérieux fil, même légendaire à travers la nature. Une fusion, qui indique l'artiste en rêves, prévaut, dans votre œuvre, entre les deux couches ou états différents et y installe une vraisemblance pas exempte d'inquiétude. Je vous félicite beaucoup et vous envoie mon humble sympathie.

Stéphane Mallarmé.

XIV

[16 octobre 1895]

Cher Monsieur,

J'espère que vous recevrez mon volume en même temps que cette lettre. Vous verrez que je me suis souvenu de vous dans mes dédicaces. De plus, nous voulons vous offrir, Lacoste et moi, un *unique* exemplaire de l'interprétation de Baudelaire que nous n'avons pu reproduire faute d'argent.

Pourrais-je vous porter ça moi-même un de ces jours? Je suis à Paris rue de Bruxelles, 23.

Ma sympathie la plus distinguée.

Francis Jammes
23, rue de Bruxelles.

Veuillez m'indiquer un jour.

XV

Valvins, vendredi [25 octobre 1895]

Ah! le délicieux, unique instrument que vous vous êtes façonné là, du plus savant des sauvages et rivalisant, seul, avec tout l'orchestre établi, mon cher Jammes ; on frémit à l'unisson, comme si l'on n'avait rien entendu jamais, c'est exquis et, parfois, douloureux, vous jouez de notre fibre à nu.

Vous verrai-je, nous rentrons demain ou après, par exemple, si vous êtes à Paris et libre, lundi prochain, 28, entre une heure et deux. Je vous dirai que j'admire Un Jour et tous les poèmes qui accompagnent ce drame d'un chant, lui, aigu et ingénu ; ainsi que mon remerciement pour tel don qui m'est particulier.

Votre main très fort.
Stéphane Mallarmé.

XVI

[Orthez, 28 octobre 1895]

Cher Monsieur,

Un mot tel, de vous, me va trop à l'âme et à l'intelligence pour que je vous en remercie longuement.

Je suis touché et, simplement, fier. Me voici, hélas, de retour à Orthez n'ayant pas vu celui, vous, dont l'ombre amie hante ma solitude. En vain ai-je été au mariage de de Régnier.... Qu'importe, au fait? L'âme est là, bonne, douce, et vous présent.

Et là-bas, comme ici, l'absence que je sentais n'équivalait-elle pas à une aussi forte présence? Et aussi, au Prélude à l'après-midi d'un faune dont je ne compris que vous?... J'étais ému jusqu'à moi, en songeant à votre existence. Et je sentais bien et les autres que vous planiez d'autant que l'on ne vous apercevait pas.

Ma respectueuse sympathie et merci, merci.

F. Jammes.

XVII

[Orthez, 6 février 1896]

Cher Monsieur,

Un scrupule me fait vous écrire. Vous n'avez point dû trouver parmi les pièces manuscrites de mon étude sur Baudelaire la dédicace en vers, à vous, et publiée dans le Mercure de France, mars 1895.

Vous ne m'écrivîtes jamais à propos de ce poème. De deux choses l'une : ou vous le trouvâtes mauvais ; et, en ce cas, cette appréciation venant de qui vous êtes suffirait à le faire disparaître de mon oeuvre !

Ou vous ne l'avez pas lu.

Veuillez me répondre à ce sujet et croire à ma toujours croissante admiration.

Donnez-moi votre idée sur cela, librement.

J'espère que vous pensez que je suis de ceux qui ont droit à la sincérité : surtout venant de vous.

Ma sympathie respectueuse.

Francis Jammes.

XVIII

Paris, mardi [février 1895]

Comme je vous réponds tard. On me mêle à tant de choses ici, que rien que de s'en défendre, la vie y passe. Je vois votre lettre datée du 6 février. Non, la dédicace en vers manque aux belles paraphrases de Baudelaire. Je me demandais en ouvrant tant de fois le carton, si vous l'aviez supprimée et le regrettais, parce qu'un peu étonné par sa lecture dans le Mercure de France, hors de l'entour répandu par l'ensemble, tout d'abord, je regrettais ensuite qu'elle ne présentât pas l'œuvre et pensai que deux ou trois feuillets blancs en indiquaient l'absence. Rétablissez-la donc, mon cher Jammes, en cas que vous publiiez le texte sans l'encombrement magnifique de l'illustration; elle est tout à fait dans le ton et me charme.

Votre main très fort.
Stéphane Mallarmé.

XIX

[Orthez, 19 mars 1896]

Cher Monsieur,

Mon ami Lacoste est à Londres, lorsqu'il m'aura indiqué la nature et la dimension du papier où fut décrit Baudelaire, vous recevrez la dédicace. J'ai oublié ce détail.

Mon admiration la plus haute et respectueuse.

Francis Jammes.

XX

[Bordeaux, 31 juillet 1896]

Monsieur,

J'attendais, de jour en jour, que Lacoste qui était en longue visite chez notre ami Crackanthorpe, revînt et m'indiquât où devait être copiée la préface négligée. J'avais oublié le format.

Croyez, je vous prie, Monsieur, à mon grand et sympathique respect et à mon immense admiration.

Francis Jammes
Orthez, B.-P.

XXI

Paris, mars [1897]

Merci, Jammes : j'avais déliré de la Naissance du Poète dans le Coq Rouge et suis sensible à l'affectueuse divination qui vous le fait m'envoyer à part : c'est le plus pur vol de vitrage peint de transparente émotion que je sache et un qui n'intercepte pas ou laisse circuler l'air de vie.

Votre main, d'amitié.
S. M.

XXII

[Estang, Gers. 24 août 1897]

Monsieur et cher poète,

Que devient-il? devez-vous penser. Mais je suis là, si bien que de penser à vous tous les jours retarda ma lettre. La preuve, c'est que je cueille, dès longtemps, les poèmes à vous offrir dans mon futur volume.

Je serai heureux, en effet, de montrer à cette jeunesse *dont vous êtes le premier* et qui commence à m'aimer, que je salue en vous l'un des plus hauts et des plus purs poètes.

Que signifie, je vous prie, cette sorte de jugement où l'on catégorise la beauté? Et croyez bien que beaucoup qui n'ont rien dit n'en penseront pas moins que moi. Avez-vous jamais prétendu que ceux qui ne vous comprennent point vous comprennent.

Et alors?

Et ne suis-je pas moi, Francis Jammes, par

l'admiration que je porte à votre œuvre, la négation de ces critiques? Ainsi que vous-même le fûtes lorsque, l'un des premiers, avec la beauté et la bonté de votre âme et de votre œuvre vous me tendîtes la main.

Il y a déjà loin. J'étais alors un tout jeune homme.

Mais aujourd'hui, cette poignée de main, je suis plus heureux de vous la tendre avec l'émotion de mon cœur et de mon intelligence.

respectueusement.
Francis Jammes.

XXIII

Valvins, près Fontainebleau
11 septembre 1897

Merci, mon cher Jammes, de grand cœur. Votre poignée de main m'est bonne et j'en prends chaudement la pression; vous la retourne avec la seule mélancolie de ne point vous connaître: mais je vous sais.

Merci, avec fierté, de l'offre des poèmes prochains, je les devine de foi chantante et intimes jusqu'au délice. Ne tenez pas autrement compte des attaques, mon ami, que moi-même de celles qui me sont adressées : tout cela est très grossier, en ayant l'effet excellent de détourner les sympathies encombrantes et banales et de laisser, de près avec ceux qu'il aime, l'artiste visé. Voyez comme c'est immanquable, puisque je reçus votre lettre chère placée en mon tabernacle et, comment la lirai.

Votre admiratif ami
Stéphane Mallarmé.

NOTES

Lettre I

Cet avis ne fut pas négligé: l'exemplaire de Vers *(1893) qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque Jacques Doucet, à Paris, porte cette inscription:* Exemplaire du Mercure de France, *d'une main autre que celle de l'auteur: peut-être celle d'Hubert Crackanthorpe qui s'était chargé de faire parvenir, sûrement, à leurs destinataires la rare plaquette.*

Les Entretiens politiques et littéraires, *la revue que Francis Viélé-Griffin avait, en 1890, fondée avec Paul Adam et Bernard Lazare et à laquelle il collabora jusqu'au milieu de 1893 par des „Entretiens sur le Mouvement poétique". C'est à lui que par la suite, en 1897, Francis Jammes dédia* la Naissance du Poète.

Mallarmé fait, en terminant, allusion aux années 1863-1866 passées à Tournon et à l'année scolaire 1866-1867 où il enseigna l'anglais à Besançon: années de débats solitaires.

Lettre II

C'est à Eugène Rouart qu'est dédié le premier groupe de poèmes du recueil De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.

Lettre III

„au bord d'une rivière et de bois..." A *Valvins, près de Fontainebleau, où, depuis 1874, le poète faisait séjour chaque été.*

Lettre IV

Par l'entremise d'un ami commun, Arthur Chassériau, Pierre Loti s'était intéressé aux débuts de Francis Jammes.

Lettre V

Billet écrit sur une carte de visite.

Stéphane Mallarmé quittait Paris le surlendemain pour aller donner sa conférence sur „la Musique et les Lettres", à Oxford le jeudi 1er mars et à Cambridge le vendredi 2 mars 1894.

Lettre VI

En 1894, parut, sous couverture rose, un recueil de 92 pages portant ce titre: Vers / Francis Jammes / (épigraphe de A. Chassériau). / Paris / Librairie Paul Ollendorf / 28 bis, rue de Richelieu / 1894.

Francis Jammes y avait réuni à peu près tous ses poèmes écrits depuis 1888, en trois parties: la première dédiée à Pierre Loti et A. Chassériau; la troisième reproduisait intégralement la plaquette tirée à cinquante exemplaires, l'année précédente.

Lettre VII

Cette lettre est écrite à l'encre rouge sur un papier couleur vert d'eau.

Lettre IX

Cette lettre-ci est vraisemblablement la dédicace à laquelle fait allusion le billet précédent.

Lettre X

Dans le numéro de mars, cette année-là, Francis

Jammes collabora pour la première fois au „Mercure de France", avec trois poèmes dont l'un intitulé Dédicace future, *daté „janvier 1895", débutait par:*

> A Mallarmé ces choses en vieilles roses,
> Comme un petit cordonnier vert je les ai faites . . .

Ce sont ces vers auxquels fait allusion le début de cette lettre.

Lettre XII

C'est le moment où vient de commencer véritablement l'éclosion poétique de Francis Jammes. Dans son volume de souvenirs, l'Amour, les Muses et la Chasse, *il a écrit: „C'est au cœur du mois d'avril 1895 que je fus envahi. Je ne peux trouver que ce mot pour exprimer ce que je voudrais dire. Une explosion simultanée de toutes mes puissances lyriques se produisit en moi. Je ne sais pas comment je ne suis pas mort de ce souffle dont une aile vibrante semblait me frapper et dont mon poème* Un Jour *est né."*

Lettre XIII

Mademoiselle Françoise de Bordeu nous a aimablement communiqué cette lettre de Stéphane Mallarmé adressée à son frère et demeurée jusqu'aujourd'hui inédite.

Lettre XIV

Cette lettre, dont, — comme on le voit, Francis Jammes remercia Mallarmé sur-le-champ, — a trait au recueil suivant: Francis Jammes / Un Jour/Paris/Édition du Mercure de France/15, rue de l'Échaudé Saint-Germain / MDCCCXVC / *recueil tiré à 329 exemplaires, dont l'achevé d'imprimer est du 30 septembre 1895, et qui comprenait, outre* Un Jour, *une suite de 19 poèmes qui débute par* Il y a un petit cordonnier, *dédié à Stéphane Mallarmé. Francis Jammes fit relier cette lettre dans un exemplaire de son recueil.*

Lettre XX

Billet écrit sur une carte de visite.

Le Coq Rouge, *cette revue de Bruxelles, où il avait paru, fit de ce poème un tirage à part:* Francis Jammes / La Naissance / du Poète / Édition du Coq Rouge / 1897 /, *une plaquette de 24 pages, sous couverture verdâtre.*

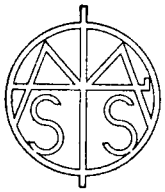
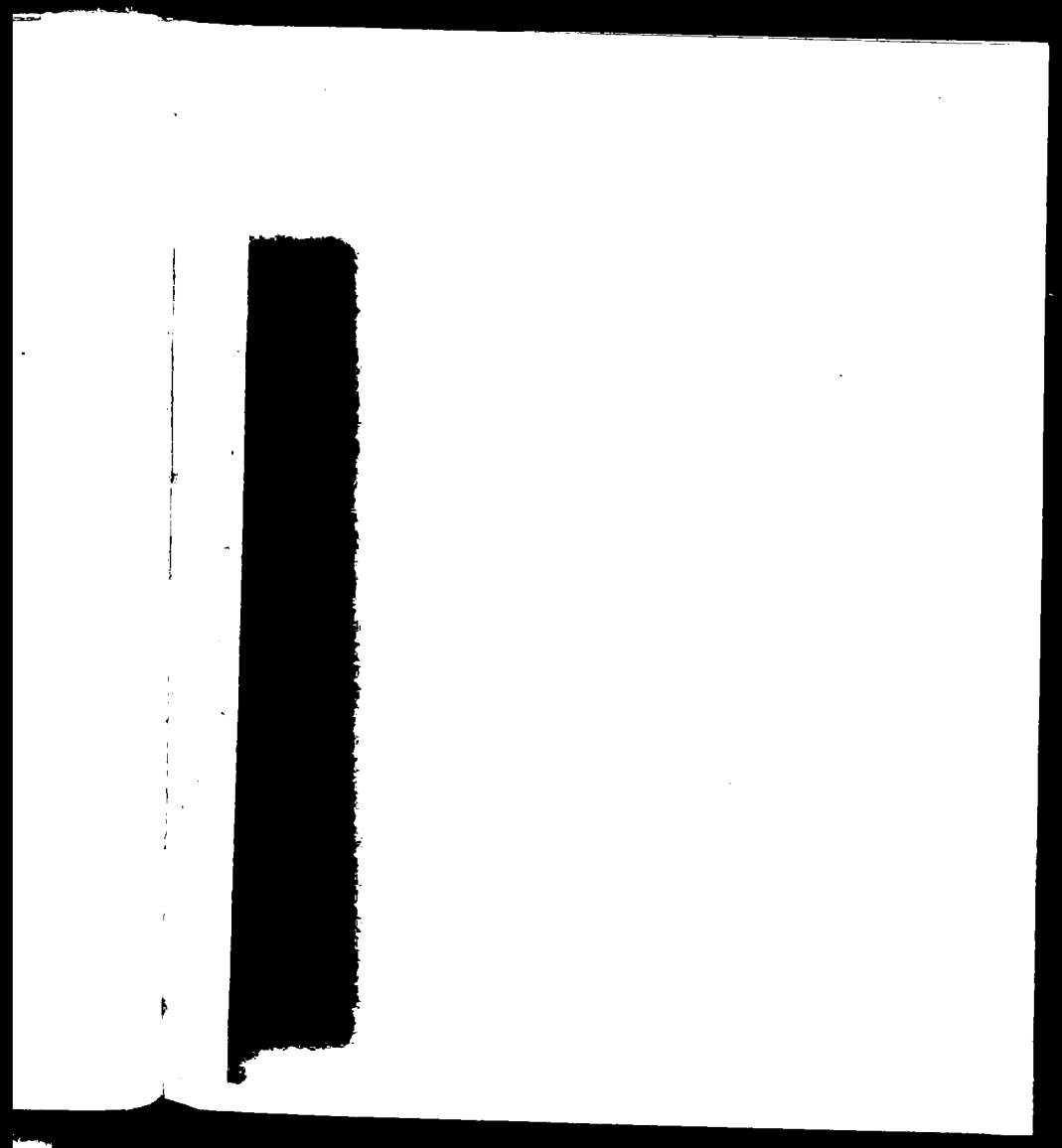
Lettre XXI

Ce *„futur volume" était* De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir *qui parut aux Éditions du „Mercure de France" en 1898 et où devaient se retrouver, mais dans un ordre différent, tous les poèmes contenus dans* Vers *(1893) et dans le recueil* Un Jour *(1895), augmentés d'un grand nombre de poèmes tout récents, de* la Naissance du Poète *et de* la Mort du Poète. *Le nom de Stéphane Mallarmé y figurait, page 105, en tête de trois poèmes anciens: „La Jeune Fille...", „Je Parle de Dieu...", et „la Poussière froide..." et, page 233, en tête de „Il y a un petit cordonnier..."*

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Composé en caractères 'Érasme' de S. H. de Roos et achevé d'imprimer le 30 avril 1940 par l'imprimerie Boosten & Stols à Maestricht (Pays-Bas) sur papier de MM. J. B. Green & Son (Maidstone, Kent, Angleterre). Le tirage est limité à 230 exemplaires, numérotés de 1 à 230. Les exemplaires numérotés de 1 à 30 sont hors commerce.

No. 57



(Édition originale).